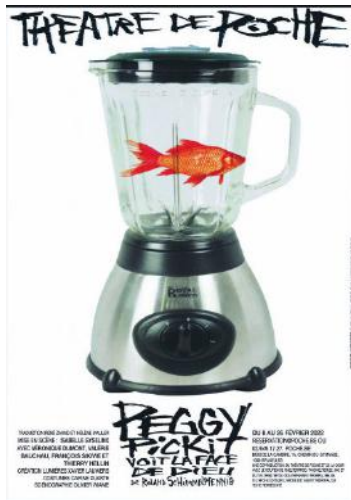


PEGGY PICKIT VOIT LA FACE DE DIEU

Roland Schimmelpfenning



De Roland Schimmelpfenning | Traduction René Zahnd et Hélène Mauler | Mise en scène Isabelle Gyselinx | Avec Véronique Dumont, Valérie Bauchau, François Sikivie et Thierry Hellin | Assistant à la mise en scène Titouan Quittot | Création lumières Xavier Lauwers | Costumes Carine Duarte | Scénographie et accessoires Olivier Wiame | Une coproduction du Théâtre de Poche et de la Coop. Avec le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge.

© L'Arche éditeur/l'Arche est agent théâtral du texte représenté

REVUE DE PRESSE – Février 2022

Presse écrite

La Libre Belgique – Stéphanie Bocart – 03/02/2022
Le Soir – Catherine Makereel – 10/02/2022
Le Vif – Estelle Spoto – 11/02/2022
La Libre Belgique – Stéphanie Bocart – 11/02/2022

Télé

BX1 – David Courier – 17/02/2022

Radio

Radio Judaïca – Irit Daniel – 24/01/2022

Web

Demandezleprogramme – Didier Beclard – 11/02/2022

En pratique

Quoi ? Isabelle Gyselinx porte à la scène la comédie grinçante *Peggy Pickit voit la face de Dieu* de Roland Schimmelpfening. En quelques mots, deux couples d'amis se retrouvent après des années : les premiers vivent dans une villa cossue dans une grande ville d'Europe ; les seconds viennent de rentrer d'Afrique, où ils ont travaillé dans l'aide humanitaire. Chacun envie et fantasme la réussite de l'autre. Avec Véronique Dumont, Valérie Bauchau, François Sikivie et Thierry Hellin.

Où et quand ? Au Théâtre de Poche, du 8 au 26 février. Accessible dès 16 ans.

Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poche.be.

■ Isabelle Gyselinx monte au Théâtre de Poche "Peggy Pickit voit la face de Dieu" du dramaturge allemand Roland Schimmelpfening.

■ Un huis clos contemporain qui interroge, notamment, les rapports Afrique-Occident.

■ Et revêt ceci de particulier qu'il est interprété par quatre comédiens en couple sur scène et dans la vie.

Choc des couples au Théâtre de Poche

Rencontre Stéphanie Bocart

Dans son cahier A4 à anneaux soigneusement posé devant elle : un texte de plusieurs pages, annotées, crayonnées, surlignées. Voici plusieurs semaines qu'Isabelle Gyselinx ne lâche pas son précieux carnet. Il renferme les secrets de sa mise en scène de la nouvelle création du Théâtre de Poche : *Peggy Pickit voit la face de Dieu*, à découvrir du 8 au 26 février. Créée en 2010 par le dramaturge allemand Roland Schimmelpfening, "cette pièce nous a été proposée par Olivier Blin (directeur du Poche, NdLR)", raconte Isabelle Gyselinx. "Schimmelpfening est un auteur qui n'est pas beaucoup monté en Belgique, poursuit-elle. J'ai vu Push Up au Varia il y a quelques années. J'ai aussi lu quelques-unes de ses pièces, mais je ne connaissais pas du tout *Peggy Pickit voit la face de Dieu*. En la lisant avec l'équipe, ça nous a bien plu."

Villa bourgeoise vs aide humanitaire

Un brin "perturbante", cette pièce induit "des réflexions, des prises de conscience", analyse la metteuse en scène. L'histoire ? Six ans après avoir quitté les bancs de la faculté de médecine, deux couples d'amis se retrouvent. Liz et Frank mènent une vie bourgeoise dans une ville universi-

taire d'Europe tandis que Karen et Martin sont rentrés précipitamment d'Afrique, où ils travaillaient dans un dispensaire. Lors de ces retrouvailles, chacun jalouse, envie et fantasme la réussite de l'autre. Et ce, jusque dans les cadeaux qu'ils s'échangent : Peggy Pickit, une poupée en plastique, produit d'une société consumériste, et Abeni-Annie, une poupée en bois sculptée en Afrique.

"Travailler en couple, c'est bien. C'est une drôle de chose aussi parce que c'est une autre vision de l'autre au travail, de sa façon d'être sur le plateau, d'investiguer autour d'un personnage..."

Thierry Hellin
Comédien

"Ce texte nous a un peu chahutés, reconnaît Isabelle Gyselinx. Ça nous a mis au travail sur des réflexions que nous avons en tant que Blancs par rapport à deux Occidentaux qui reviennent d'un pays du tiers-monde : quel choc, quel traumatisme cela produit, mais aussi quelle prise de conscience cela peut-il provoquer ? Quant au couple qui est resté en Occident, installé dans sa belle maison avec garage, quelle frustration ressent-il de ne pas être parti, de ne pas pouvoir 'aider', 'sauver le monde' comme les autres ? Quelle est sa perception de l'Afrique ?" Autant d'observations qui "nous ont mis au travail de façon assez aiguë sur la dramaturgie". D'ailleurs, "nous n'avons pas fini de regarder la pièce à la loupe pour ne pas nous tromper dans les interprétations, dans ce que nous voulons communiquer ; je ne voudrais pas qu'il y ait trop d'ambiguïtés".

Si appréhender le texte de Schimmelpfening et en saisir toutes les nuances a nécessité une grosse préparation à la table et en répétitions,

c'est aussi parce que cette pièce "est une commande", souligne Isabelle Gyselinx. "On lui a demandé de parler de l'Afrique alors que son statut d'homme blanc le place dans une position compliquée pour le faire. Et cela se ressent dans la pièce : le couple qui revient d'Afrique est toujours dans l'hésitation, n'achève pas ses phrases, ne sait pas comment parler de l'Afrique parce que, quelle que soit la manière dont il en parlera, c'est bourré de clichés." Au-delà, Schimmelpfening (né en 1967) "fait partie de cette génération qui continue de se sentir coupable de la nazification de son pays", ajoute la metteuse en scène. "Il a quelque chose en lui, et cela se reflète dans son écriture, sur la culpabilité d'être, de dire, de parler. Dans *Peggy Pickit*, on retrouve une forme de culpabilité chez les quatre personnages, qui est, je pense, liée intrinsèquement à ces auteurs."

Être en couple dans la vie "n'a pas été un frein"

À propos des personnages, justement, soulignons cette particularité plutôt cocasse de *Peggy Pickit* créé au Poche : les deux couples sur scène sont aussi dans la vie quotidienne. On retrouve ainsi Thierry Hellin et sa compagne, Valérie Bauchau, dans les rôles de Frank et Liz, tandis que François Sikivie et sa moitié, Véronique Dumont, interprètent les personnages de Martin et Karen. "Cela fait longtemps que nous avons envie de travailler ensemble, à quatre, sourit Thierry Hellin. Olivier Blin nous a donné carte blanche. Mais cela dépassait l'envie de simplement travailler en couple ou de travailler avec deux couples qui s'aiment dans la vie, car ce serait une drôle de manière de monter un spectacle." Il poursuit : "Ça a été un grand plaisir de collaborer sur cette pièce avec Véronique (Du-



Véronique Dumont, François Sikivie (à gauche), Thierry Hellin (et Valérie Bauchau), de formidables comédiens, dans un huis clos drôle et grinçant au Poche.

mont), François (Sikivie) et Isabelle (Gyselinx). Quant à Valérie (Bauchau), j'avais déjà travaillé deux fois avec elle, dans *Éclipse totale* et *Vous n'avez pas tout dit*."

Et de confier: "Travailler en couple, c'est bien. C'est une drôle de chose aussi parce que c'est une autre vision de l'autre au travail, de sa méthode de travail, sa façon d'être sur le plateau, d'investiguer autour d'un personnage... C'est enrichissant et surprenant. Donc, on est tous les deux, de la même manière que François et Véronique, immergés dans la pièce 24h sur 24." Mais, fort heureusement, "nous avons aussi nos sas de décompression, de solitude". "Bien sûr, nous avons des questionnements, mais nous ne sommes pas enfermés là-dedans: nous essayons de vivre aussi à côté de la pièce, parce que; bien que ce couple ait peut-être une part de nous, ce n'est pas nous."

Si *Peggy Pickit* n'a pas été monté avec ces quatre-là au motif qu'ils étaient réellement en couple, Thierry Hellin reconnaît que cela les a davantage portés que freinés dans leur jeu. "Il n'y a pas eu de peur d'oser des choses sur le plateau par rapport au regard de celle qu'on aime, estime le comédien. Il n'y a pas eu de pudeur qui aurait fait qu'on se serait retenus sur quoi que ce soit. Au contraire, on a fait ce qu'on avait envie. Concernant Valérie, je la vois prendre des risques et foncer. Et ça me ravit." Pour l'anecdote, "on a essayé d'inverser les couples, révèle Isabelle Gyselinx, mais ça ne marchait pas. Comme quoi, le fait qu'ils se connaissent, qu'ils sont réellement en couple, peut-être que cela aide à solidifier quelque chose dans la pièce".

"Une enquête dramaturgique"

À quelques jours de la première, alors que les filages s'enchaînent, "il y a dans cette pièce encore beau-

"Même si les personnages sont dans le flou, moi, en tant que metteuse en scène, je ne peux pas l'être. Donc, j'ai posé des choix très clairs sur la mise en espace, la scénographie, le jeu, l'interprétation."

Isabelle Gyselinx
Metteuse en scène

coup de questionnements par rapport aux personnages", fait remarquer Thierry Hellin. "Nous menons une véritable enquête dramaturgique et c'est passionnant, se réjouit-il. Jusqu'à la dernière répétition, nous pourrions enquêter sur ces personnages, sur ce que le texte charrie. Nous sommes à l'aube d'encre beaucoup de découvertes." Il complète: "Mais enquêter, c'est aussi regarder le texte de Schimmelpfening: observer la ponctuation, les passages à la ligne... Se réimmerger dans le texte de façon très précise, c'est vraiment important."

Isabelle Gyselinx confirme: "Même si les personnages sont dans le flou, moi, en tant que metteuse en scène, je ne peux pas l'être. Donc, j'ai posé des choix très clairs sur la mise en espace, la scénographie (signée Olivier Wiame, NdLR), le jeu, l'interprétation." Pour ce faire, elle s'est appuyée sur "le respect de l'écriture" du texte de l'auteur. "Ça va jusqu'aux silences, aux temps brefs, aux rires... Tout ce que Schimmelpfening indique dans son texte m'aide à travailler, montre-t-elle en ouvrant son cahier barré de notes. Je fais plutôt confiance à l'auteur: il n'écrit pas un temps bref par hasard parce qu'il s'ennuyait à ce moment-là." Avec ses allers-retours, ses apartés, ses phrases en suspens..., l'écriture de Schimmelpfening est "très rythmique", observe encore la metteuse en scène. "Elle est musicale: l'histoire des personnages s'articule de façon très individuelle, mais aussi en fonction de chacun des couples et, parfois, sous la forme d'un quatuor pour certaines propositions. C'est une écriture dynamique: elle a vraiment provoqué du jeu chez les comédiens." D'ailleurs, "ce qui m'excite le plus, c'est d'être en répétition avec les acteurs et, donc, de voir comment nourrir les répétitions. Après, quand le public vient assister au spectacle, moi, je peux partir en voyage", rit-elle.

LE SOIR

Qui a peur de «Peggy Pickit»?

Au Théâtre de Poche, Isabelle Gyselinx met en scène Peggy Pickit voit la face de Dieu, drame bourgeois lancinant, à cheval entre Qui a peur de Virginia Woolf (pour le huis clos entre couples au bord de l'implosion) et American Beauty (pour ses quinquas coincés dans un vide matérialiste).



Par Catherine Makereel

Le 10/02/2022 à 17:21 Temps de lecture: 3 min

Une maison, une carrière, un enfant, et même, imaginez ça !, un garage pour leur maison : Liz et Franck semblent cocher toutes les cases de la réussite. Ce soir-là, dans son salon cossu, le couple reçoit Karen et Martin, d'anciens camarades de l'école de médecine, qui reviennent d'Afrique où ils ont travaillé dans l'humanitaire. Eux n'ont pas d'enfant mais se sont pris d'affection pour une petite fille, Annie, qu'ils ont couvée de leurs

soins, si l'on en croit les récits héroïques qui traversaient leurs lettres. Bref, cette soirée de retrouvailles devrait célébrer les succès respectifs de ces deux couples. Sauf que l'on est chez Roland Schimmelpfennig (*Push Up*, *Une nuit arabe*, *La femme d'avant*), artisan allemand des distorsions cyniques.

Logiquement, *Peggy Pickit voit la face de Dieu*, ici mise en scène par Isabelle Gyselinx, n'échappe pas à l'obsession de l'auteur pour l'hypocrisie humaine. Sous leurs dehors joviaux, les deux couples vont peu à peu révéler une existence anémique parsemée de gouffres existentiels. Sous les chaleureuses accolades de façade couvent d'épaisses rancœurs que l'on décode dans les copieux apartés des personnages. Créant des ruptures de ton incessantes, voire laborieuses puisqu'elles nécessitent à chaque fois de rembobiner le texte avant de reprendre, ces confidences au public dressent un portrait peu flatteur de cette classe moyenne en déroute. Liz tente de noyer l'ennui profond de son quotidien dans l'amour qu'elle porte à Cathy, cette enfant que son mari, Franck n'a jamais vraiment voulue. Pour éperonner une conversation qui décolle difficilement entre ces vieux camarades, la maîtresse de maison essaie de prendre des nouvelles de la petite Annie mais il apparaît de plus en plus évident que Karen et Martin, empêtrés dans des tromperies extra-conjugales, ont finalement abandonné l'orpheline à son sort, en Afrique, avant de revenir lâchement en Europe.

Etrange pièce que cette soirée volontairement inconfortable, croisement entre *Qui a peur de Virginia Woolf* (même huis clos où se désintègrent les couples et les vérités dérangeantes) et *American Beauty* (même dissection d'une classe moyenne désillusionnée). Difficile de cerner ce vrai-faux vaudeville, porté par une distribution impeccable (deux couples dans la vie également : Valérie Bauchau et Thierry Hellin, Véronique Dumont et François Sikivie) mais qui semble éternellement se chercher. Est-on dans la caricature des couples petit-bourgeois ? Dans une saillie à l'encontre d'un certain néo-colonialisme ? Dans une chronique de la vie à l'ère capitaliste et de ses promesses non tenues ? Effleurées mais jamais vraiment assumées, toutes ces pistes convergent vers une pièce énigmatique, voire flottante.

Jusqu'au 26/2 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Critique scènes: variations et fugues

Par Estelle Spoto

Un quatuor d'acteurs épatants dirigés par Isabelle Gyselinx interprète l'exigeante partition théâtrale composée par Roland Schimmelpfennig. Quand *Peggy Pickit voit la face de Dieu*, le vernis des convenances se fissure de toutes parts.



© Debby Termonia

Deux couples d'anciens étudiants en médecine. Ils se retrouvent après six années. Les uns sont restés au pays, ont déroulé le train-

train de la vie d'adultes, maison cossue avec garage, enfant bien élevé. Les autres sont partis, pour aider là-bas, en Afrique. Mais ils sont revenus -précipitamment- et aujourd'hui, tous les quatre fêtent leurs retrouvailles, au champagne. Et alors que les cadavres de bouteilles s'accablent un peu partout dans le salon, la soirée dérape complètement...

Dans ce *Peggy Pickit voit la face de Dieu* savamment orchestré (cette patiente distillation de l'information...), l'auteur allemand Roland Schimmelpfennig, dramaturge à la Schaubühne de Berlin, auteur notamment de *Push Up* et *Une nuit arabe*, généralise l'usage de l'aparté adressé au public pour que l'on entende bien haut ce que chacun pense tout bas, décortiquant crûment les jalousies, frustrations, rancoeurs et autres plaies mal cicatrisées qui bouillonnent en sous-texte. Résultat : un humour féroce, totalement débridé, jaillissant du contraste entre le dit et le non-dit. À cela, Schimmelpfennig ajoute une couche de complexité en jouant avec le déroulement du temps, nourrissant sans

cesse le dialogue de retours en arrière et d'anticipations. Pour former autant de boucles où s'incrument de discrètes variations, comme dans une partition de Bach.

Dirigés par Isabelle Gyselinx dans un décor réaliste douillet, Valérie Bauchau, Véronique Dumont, Thierry Hellin et François Sikivie se glissent avec folie et grâce dans cette redoutable mécanique où les cultures, métaphorisées par des poupées, s'entrechoquent, où les bonnes intentions se décomposent et où même les Beach Boys ne peuvent sauver l'affaire. Exigeant, mais délicieux.

“Peggy Pickit voit la face de Dieu” : des amis, de la jalousie, des bulles pour un clash monumental

Scènes Isabelle Gyselinx met habilement en scène des retrouvailles explosives.

Critique Stéphanie Bocart

D'emblée, on est prévenu: “C’était une catastrophe complète! Une folie totale!” Et de fait: ce qui devait être un agréable dîner entre amis va, en 1 h 30, virer au règlement de comptes tragicomique. On vous explique? Voici six ans que deux couples d’amis, tous diplômés de la faculté de médecine, ne se sont plus vus. Frank (Thierry Hellin) et Liz (Valérie Bauchau) ont donc convié Karen (Véronique Dumont) et Martin (François Sikivie) à dîner pour célébrer leurs retrouvailles. Les premiers, parents d’une petite Cathy de 5 ans, vivent confortablement dans une maison avec garage; les seconds reviennent tout juste d’Afrique, où ils ont travaillé dans l’humanitaire. Le champagne débouché, ils s’échangent un présent: Peggy Pickit, une poupée tout en caoutchouc produite à grande échelle en Occident, pour les uns, et Abeni-

Pour interpréter un tel texte, il en faut de la technicité, de l’aplomb et du charisme!



De g. à dr., François Sikivie, Véronique Dumont, Valérie Bauchau et Thierry Hellin.

Annie, poupée en bois sculptée en Afrique, pour les autres. Mais tout va déraiper...

Quatuor unique de comédiens

Pièce de l’auteur allemand Roland Schemmelpfenning, *Peggy Pickit voit la face de Dieu* (traduit de l’allemand par René Zahnd et Hélène Mauler) a été

écrite en 2010. Douze ans plus tard, c’est Isabelle Gyselinx qui s’en saisit pour la porter sur la scène du théâtre

de Poche avec un quatuor unique de comédiens puisque, outre leur incroyable talent, Thierry Hellin et Valérie Bauchau ainsi que François Sikivie et Véronique Dumont sont aussi en couple dans la vie quotidienne. Un détail, pourront penser certains, mais qui participe très certainement de la complicité qu’ils partagent sur le plateau.

Un puzzle à reconstituer

Pour interpréter un tel texte, il en faut de la technicité, de l’aplomb et du charisme! Car chez Roland Schemmelpfenning, il n’y a aucun temps mort: chaque geste, inflexion de la voix, re-

gard, sourire, déplacement du corps, silence... est signifiant. Truffée d’apartés, d’allers-retours, d’hésitations, de phrases inachevées, de répétitions, de sous-entendus..., son écriture, intensément rythmique, construit la pièce tel un puzzle où, peu à peu, le spectateur est amené à reconstituer un récit, fragmenté, disloqué, mais dans lequel, au final, tout se lie et se comprend. N’imaginez toutefois pas un texte sombre et torturé! Non! Dans cet entrelac de dialogues et apartés sur les relations Occident-Afrique, la réussite, la maternité, l’amour..., où chaque personnage laisse affleurer sa jalousie, sa mesquinerie, sa colère, sa sensibilité, sa tendresse, ses failles et regrets..., se faufile un ton pinçant mais très drôle. Aucun ne veut voir la vérité en face. Et pourtant...

L’élégante scénographie d’Olivier Wiame, soutenue par les créations lumineuses de Xavier Lauwers et sonore de John de la Hogue, pose le cadre du récit tandis qu’Isabelle Gyselinx a su habilement cadenciser la mise en scène pour éviter de s’y perdre. Un brin cruelle et ironique, pleine d’humour et terriblement bien jouée, *Peggy Pickit voit la face de Dieu* est un spectacle délicieusement déroutant à ne pas manquer.

→ Bruxelles, *Le Poche*, jusqu’au 26 février. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poche.be

Le “Cosi” d’ATDK, deux spectacles pour le prix d’un

Musique Reprise à l’Opéra flamand du Mozart monté à Paris par la chorégraphe.

Critique Nicolas Blanmont

Mis en scène par Anne Teresa De Keersmaeker, le *Cosi fan tutte* que propose l’Opéra flamand après Paris est bien plus qu’une représentation d’opéra. S’agit-il, d’ailleurs, d’une mise en scène au sens traditionnel du terme? Sans doute pas. Le spectacle ne cherche pas véritablement à raconter ou rendre compréhensible le livret de Lorenzo da Ponte. Il est plutôt question d’illustrer, de commenter, ou d’inventer autre chose. On est finalement plus près d’une chorégraphie de près de trois heures basée sur l’œuvre de Mozart, avec de la musique en direct et des chanteurs qui, puisqu’ils sont là, jeunes et beaux, se meuvent et dansent eux-mêmes presque autant que les danseurs de Rosas.

Prima la danza, poi le parole? Querelle byzantine, sexe des anges? Nullement. Il faut avertir ceux qui ne connaissent pas l’œuvre qu’ils risquent de ne pas y comprendre grand-chose: des costumes splendides, des touches de couleur éminemment graphiques (tout le spectacle l’est, en fait) et des lumières parfois troublantes (final du premier acte) ne suffi-

sent pas à raconter la trame, d’autant que De Keersmaeker fait disparaître les objets (pendentif, contrat de mariage...) qui disent la “trahison” des garçons par les filles. D’un point de vue lyrique, c’est un spectacle référentiel, pour connaisseurs. Mais puisqu’il y a la chorégraphie – fouillée, intelligente, millimétrée, visuellement bluffante (et parfois légèrement agaçante peut-être) –, on ne repart pas les yeux vides. Tant s’en faut. Ce sont même deux spectacles pour le prix d’un.

C’est parce qu’il avait participé au spectacle à sa création en 2017 à l’Opéra de Paris (le patron de l’Opéra flamand y était alors dramaturge) que Jan Vandenhouwe avait choisi de faire de ce spectacle le point culminant de sa première saison: cela aurait dû être en 2020, on a deux ans de retard mais on en rit (quand Don Alfonso vient annoncer le départ de leurs fiancés aux deux belles et qu’elles essayent d’imaginer la terrible nouvelle qu’il vient leur annoncer), le mot Covid, glissé parmi les hypothèses du livret, provoque évidemment l’hilarité de la salle.

Le plateau est dominé par un extraordinaire tan-

dem d’amants, avec Le Ferrando suave mais puissant de Reinoud Van Mechelen et le Guglielmo solide, mais avec un léger et émouvant vibrato, d’Edwin Crossley Mercer. Hanne Roos campe une ébouriffante Despina. Un cran en dessous mais sans démériter, l’Alfonso un peu vert de Damien Pass, la Fiordiligi de Katharina Persicke (voix bien projetée, jolies nuances, mais aigus trop souvent imprécis) et la Dora-bella un peu discrète d’Anna Pennisi.

Source de joie

Placé sous la direction de Trevor Pinnock, l’Orchestre du Vlaamse Opera se montre plein de bonne volonté, même si certains musiciens ont parfois du mal à tenir les tempi assez vifs ou à garantir la cohérence de l’ensemble. Le résultat, avec aussi le pianoforte de Pedro Beriso qui ne se contente pas d’accompagner les récitatifs mais enrichit aussi les tutti, est une autre source de joie.

→ Anvers, les 12 et 13 février; Gand, les 23, 25 et 26 février, et 4 et 6 mars; www.operaballet.be



OPERA BALLEET VLAANDEREN, ANWEMIE AUGUSTIJNS

Cosi fan tutte

D’abord la danse, puis les paroles.

Le 17/02/2022



Disponible ici : <https://bx1.be/emission/lcr-valerie-bauchau-et-francois-sikivie/?theme=classic>



demandezleprogramme

Peggy Pickit voit la face de Dieu

Deux couples d'amis médecins se retrouvent après six années de séparation. L'un est parti en Afrique, l'autre est resté en Occident. Quand « Peggy Pickit voit la face de Dieu », les retrouvailles virent au parfait désastre.

Un intérieur simple mais classe, dépouillé, lisse, pourrait-on dire. Un canapé, un fauteuil, un pouf, une table basse sur laquelle reposent quatre flûtes à champagne, vides, et une poupée toute blonde. Sur le comptoir, une bouteille de champagne attend d'être débouchée. En aparté (le premier d'une très longue série), Franck donne le ton : « C'était une catastrophe complète, un parfait désastre, une folie totale ».

Deux couples (chacun à la scène comme à la ville, NDLR), tous anciens étudiants à l'école de médecine, se retrouvent après six années sans se voir. Karen (Véronique Dumont) et Martin (François Sikivie) sont partis en Afrique pour travailler dans un dispensaire. Liz (Valérie Bauchau) et Frank (Thierry Hellin) sont restés en Occident profitant du confort d'une vie bourgeoise : ils ont une maison, avec un garage, et ont même pris le temps de faire un enfant.

Les retrouvailles sont chaleureuses, en apparence. Liz, émue, excitée, survoltée, prend Karen dans ses bras, « je suis contente ». Les hommes sont moins expansifs, « bienvenue en Occident, docteur ! ». Mais le verni craque déjà. En aparté, Liz est moins tendre, les trouvant vieilliss et amaigris. Martin déteste ce genre d'invitation et seul l'alcool lui permet de les supporter.

Les anciens expatriés ont amené un cadeau pour la fille de leurs amis mais Karen est incapable de se souvenir de son prénom. D'ailleurs y a-t-elle jamais prêté attention ? Liz ouvre le cadeau, c'est une poupée en bois sculptée, « oh c'est beau ». Comme retombée en enfance, elle se saisit de la poupée blonde (Peggy Pickit, c'est son nom) et commence à jouer un dialogue entre les deux poupées, l'africaine et l'occidentale.

Rapidement, le vin blanc prend le relais du champagne. Le malaise s'installe, explicite dans les apartés, latent dans les phrases qui ne sont pas terminées, les questions répétées - « comment c'était, vraiment ? » - ou qui restent sans réponse, les manœuvres de diversion, les saillies qui se veulent des plaisanteries mais qui n'en sont pas vraiment. Suspensions d'adultère, désir d'enfant non partagé, les ragots s'étalent et la tension montante s'exprime dans les cris, les larmes et ... un échange de gifles.

Liz et Frank se sentent obligés de justifier pourquoi eux ne sont pas partis - le fait d'avoir un enfant, la phobie des araignées - tout en témoignant de l'admiration pour leurs amis qui ont fait ce choix difficile. D'ailleurs, ils se donnent bonne conscience en envoyant notamment des vêtements là-bas, là bas en bas.

Ce n'était pas facile, Karen et Martin ne le cachent pas. Ils vont même jusqu'à reprocher à leurs amis d'avoir préféré la sécurité matérielle à l'aide humanitaire. Même s'ils sont peu loquaces sur les raisons de leur retour précipité, ils se demandent si cela valait la peine : « nous avons aidé les gens et après ils se tuent les uns les autres ».

« Peggy Pickit voit la face de Dieu » effleure à peine, et de façon peu convaincante, le rapport Occident-Afrique et le thème du néo-colonialisme. La pièce relève plutôt de la bataille d'ego de deux couples fondamentalement mal à l'aise dans leurs choix de vie respectifs parce qu'ils s'appuient sur des clichés et des illusions.

Les comédiens, pourtant loin d'être des novices, ont tendance à surjouer de façon parfois irritante. A chaque aparté, la scène se fige et reprend là où elle s'était arrêtée juste avant la prise de parole d'un des interprètes. A la longue, cela devient passablement lassant et tire l'action en longueur. De même que le fait de changer la disposition des meubles à plusieurs reprises entre deux scènes n'apporte rien, de manière évidente, au spectacle. A moins que ce ne soit juste pour « meubler ».

Didier Béclard